

JEAN-CLAUDE MICHÉA CONTRE LA COMPAGNIE KOUCHNER

A l'heure où la gauche "droits-de-l'homme" se fait le chantre de l'hyperindividualisme, le philosophe passe notre société ultralibérale à la loupe marxiste pour mieux dénoncer la décomposition marchande du lien social. **PAR JACK DION**

Jean-Claude Michéa laissera son nom à une technique d'analyse et d'écriture originale. Il commence par un court texte, qu'il complète par des « remarques additionnelles », comme il dit, lesquelles sont quasiment aussi importantes que le propos initial, afin de l'enrichir et de le préciser. Si, au départ, le procédé a pu dérouter le béotien, il a fini par trouver (et prouver) sa cohérence.

Rebelote, donc, avec le dernier opus du philosophe le plus détesté de l'intelligentsia germanopratin. Le livre s'intitule *Le Loup dans la bergerie* – référence directe à la pensée de Karl Marx, que Jean-Claude Michéa ne cesse de revisiter en la confrontant aux réalités contemporaines. Il s'agit, à l'origine, d'une conférence devant le Syndicat des avocats de France, en 2015, sur les liens philosophiques entre le marché et le droit. Celle-là a été reprise et complétée par les fameuses scolies, qui sont aux essais de Michéa ce que les didascalies sont au théâtre de Beckett.

Au terme de sa conférence, le philosophe était arrivé à une conclusion qui résume son ouvrage : « *Qui commence par Kouchner finit toujours par Macron.* » Michéa fustige le « droits-de-l'homme », cette idéologie devenue la bible d'une frange de l'élite intellectuelle se croyant révolutionnaire alors qu'elle a substitué la question sociétale à la question sociale en faisant du droit personnel (et donc de l'hyperindividualisme) le juge de paix suprême. Ainsi, les apôtres



Le Loup dans la bergerie, de Jean-Claude Michéa, Climats, 164 p., 17 €.

du libéralisme culturel sont les idiots utiles des grands prêtres du libéralisme économique dans sa conception moderne, celle d'un néolibéralisme qui a permis au « loup de Wall Street » de rentrer dans la « bergerie socialiste ».

Cette grille d'analyse constitue le fil rouge de l'œuvre de l'ex-professeur de philosophie qui coule ses jours de retraité actif dans un village du sud de la France, après avoir longtemps enseigné à Montpellier. Elle lui a valu d'être traité de tous les noms d'oiseaux par les petits marquis de la pensée conforme. Estampillé passiste, archaïque, néoconservateur ou réactionnaire, Michéa continue son bonhomme de chemin intellectuel, renvoyant ses contemporains à leurs propres contradictions, sur la foi d'une connaissance approfondie des marxistes et des penseurs iconoclastes qui nourrissent sa réflexion.

S'il est détesté par *Libération*, *le Monde*, *Télérama* et *le Nouveau Magazine littéraire* (avec ou sans Raphaël Glucksmann), c'est parce que le bonhomme n'est pas de ceux qui ont abandonné l'idéal

d'une émancipation collective. Nourri au sein du socialisme, de l'anarchisme, du marxisme, du populisme (encore un gros mot), Michéa persiste et signe.

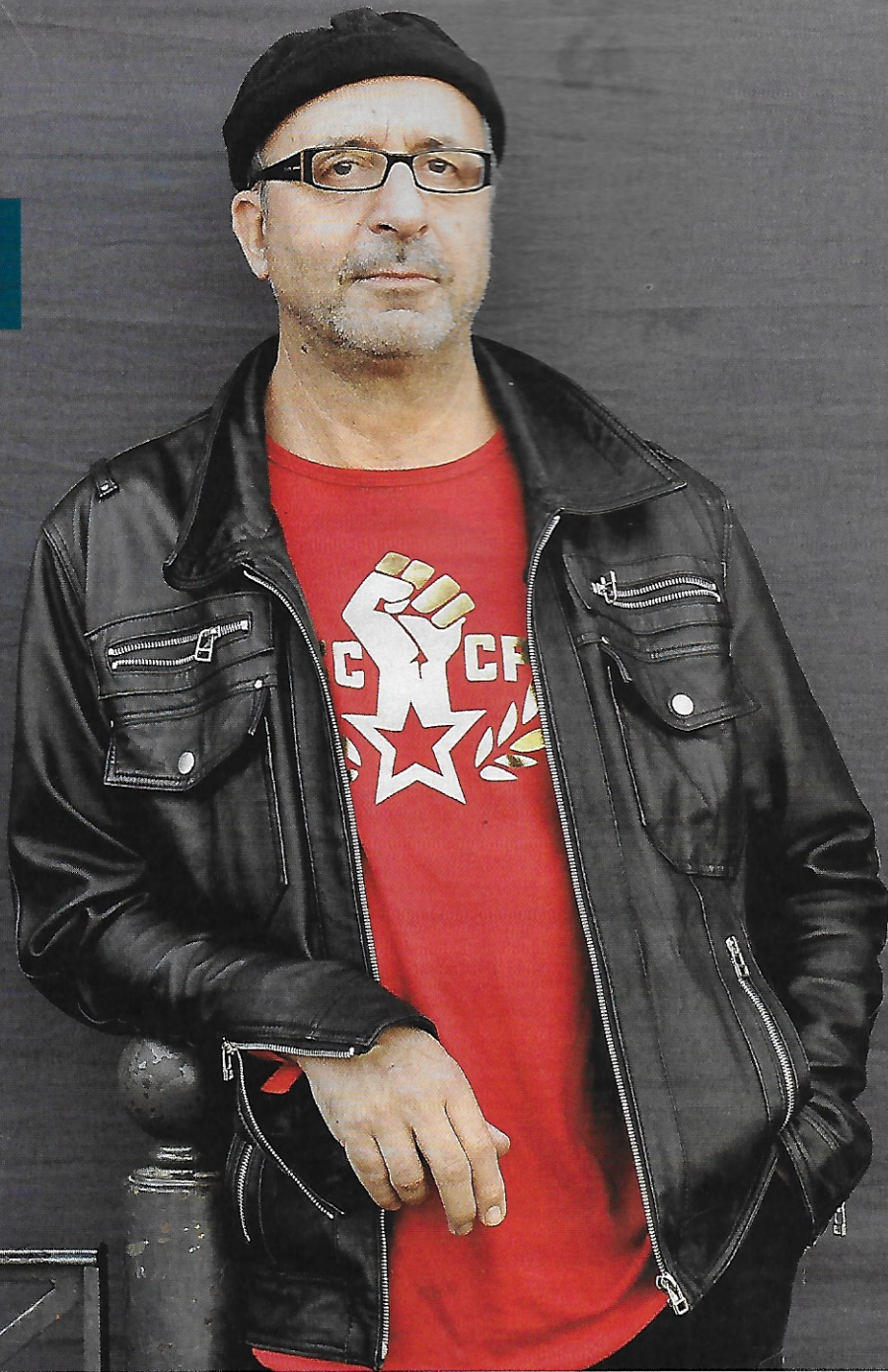
Disparition des repères

A ses yeux, se cantonner à lutter pour de « nouveaux droits », sans se demander s'il s'agit d'un vrai progrès social et humain ou d'une décomposition marchande du lien social, conduit à la disparition progressive de tous les repères communs – ce qu'Engels appelait « *l'atomisation du monde* ». Michéa écrit : « *Une communauté humaine ne peut exister comme telle et assurer sa survie que dans la mesure où elle reproduit en permanence du lien. Ce qui suppose naturellement entre ses membres ce minimum de langage commun et de normes culturelles communes à défaut duquel les pratiques d'entraide et de solidarité quotidienne sur lesquels repose le lien social [...] laissent inévitablement la place au règne du "chacun pour soi" et à la guerre de tous contre tous.* »

Or, la logique du capitalisme et de sa « main invisible » (celle du marché) tend à faire de l'échange marchand la seule forme de lien social. Comme l'a montré Guy Debord, quand la marchandise règne, la société du spectacle étale ses flonflons, animée par l'intelligentsia d'une gauche qui a tout oublié. Libéralisme économique et libéralisme culturel peuvent alors cheminer main dans la main, tel un couple recomposé. Le capitalisme n'est pas conservateur, bien au contraire. Sa capacité à se révo-

**LES TENANTS DU MARCHÉ
SONT EFFICACEMENT
SECONDÉS PAR L'EXTRÊME
GAUCHE DITE RADICALE,
QUI A PLONGÉ LE CŒUR
LÉGER DANS LE GRAND
BAIN DE L'AMÉRICANISATION
DES MŒURS.**

R



depuis la Commune de Paris. On peut vanter le monde sans frontières (*no border*) dont rêvent les multinationales pour organiser la guerre des pauvres contre les pauvres et se prendre pour un rebelle en confortant l'ordre établi.

Fuite en avant

Pour Michéa, l'idéologie des droits de l'homme conduit à isoler la revendication de nouveaux droits (dont certains sont parfaitement légitimes, au demeurant) « de toute définition politique, économique et morale des conditions d'une vie commune aussi libre et égalitaire que possible ». Le fils spirituel de George Orwell poursuit : « C'est avant tout dans cette "illusion juridique" inhérente à l'axiomatique libérale – dont la conséquence immédiate est la négation du caractère de classe de la démocratie libérale "représentative" – qu'il convient de chercher la raison récurrente qui conduit les défenseurs officiels des "droits de l'homme" – d'ordinaire intarissables quand il s'agit de Poutine, de Maduro ou de Bachar al-Assad – à se montrer d'une singulière discrétion à chaque fois qu'on les prie de prendre position sur le monde, certes moins brutal (du moins pour l'instant), mais à coup sûr infiniment plus déshumanisant (puisqu'il ne vise rien de moins qu'à reprogrammer intégralement l'être humain en fonction des seuls intérêts des élites économiques) dont les maîtres de la Silicon Valley, et leur inquiétante armée de savants fous, travaillent nuit et jour à précipiter l'avènement. »

Hannah Assouline

FILS SPIRITUEL D'ORWELL,

Jean-Claude Michéa prône une "société mondiale démocratique, 'décroissante' et respectueuse des meilleures traditions populaires".

lutionner en permanence et à ne tolérer aucune limite, qu'elle soit naturelle, commerciale ou morale, le conduit « à subvertir le monde du droit lui-même », et à faire de l'homme non un être social mais un animal lâché dans la jungle.

Dans cette affaire, les tenants du marché sont efficacement secondés par l'extrême gauche dite radicale, qui a plongé le cœur léger dans le grand bain de l'américanisation des mœurs. L'idéal « libertarien » est devenu ce que Michéa nomme son « kit de survie intellectuelle ». Dès lors qu'il

est possible de tout justifier par l'expression « c'est mon choix », on peut se lancer à corps perdu dans des délires insensés et des causes farfelues, comme si l'idéologie du genre théorisée jusqu'à l'absurde et l'écriture inclusive étaient le nec plus ultra de l'émancipation. Sous prétexte de ne stigmatiser personne, on peut choisir son sexe, sa couleur de peau, et pourquoi pas son lieu de naissance. On peut célébrer la féminisation de l'Assemblée nationale, en oubliant que, dans son dernier millésime, elle est la moins représentative du peuple

Envers et contre cette fuite en avant, Jean-Claude Michéa prône une « société mondiale démocratique, "décroissante" et respectueuse des meilleures traditions populaires ». Le propos est séduisant, même s'il idéalise parfois les dites « traditions populaires ». Mais au moins le philosophe a-t-il le mérite de sortir des sentiers battus et de mettre les pieds dans le plat préféré des professeurs de morale. ■